

TROIS PHOTOS ET TOUTE UNE HISTOIRE.

La journée promettait d'être belle. De passage dans la région, Marie, jeune adulte, venait rendre visite à ses grands-parents. C'était un plaisir trop rare, il est vrai qu'elle habitait loin. Mamie et Papi s'activaient en cuisine, tous trois allaient déjeuner ensemble et papoter tout leur content.

Au cours de la conversation à bâtons rompus Marie indiqua qu'elle était invitée à une fête à thème. Une tenue "vintage" des années 1970 était de rigueur.

Mamie (un peu conservatrice) déclara qu'elle avait certainement quelques pièces à lui proposer.

Après déjeuner, toutes deux se rendirent dans la chambre pour "parler chiffons" et découvrir, peut-être, des éléments susceptibles de plaire et de convenir.

Sur le semainier se trouvaient trois photos, chacune dans son cadre, d'époque pour les deux plus anciennes : en bois joliment ouvragé pour l'un, minimaliste, en verre épais, métal et fils de fer pour l'autre. Couleur sépia elles dataient des années 1914-1915.

Elles représentaient, pour l'une une jeune femme photographiée en studio, belle robe aux chevilles à motifs floraux discrets, simple mais élégante, tout comme le modèle. L'autre, prise en studio également, présentait un jeune homme en uniforme, l'air sérieux. En la regardant attentivement on pouvait voir, sous le bord arrondi du verre, le nom du photographe et "Straßburg" (écrit à l'allemande s.t.r.a.eszett.b.u.r.g), la ville où elle avait été prise.

Sur la troisième, une fillette d'environ trois ans, apparemment dans un parc vu la végétation et les bordures des plates-bandes, coupe au carré, cheveux retenus sur le côté par une barrette, vêtue d'une robe à manches courtes, tricotée, à la mode des années 1952-1953, son ours en peluche sous le bras, les yeux rieurs, souriait largement à l'appareil.

Voyant ces photos pour la première fois, Marie demanda de qui il s'agissait.

La fillette de la photo, c'était Mamie, il y a bien des années ; la jeune femme, la grand-mère maternelle de Mamie (donc l'arrière, arrière grand-mère de Marie) ; le jeune homme le grand-père maternel de Mamie (l'arrière, arrière grand-père de Marie par conséquent).

Elle s'interrogea sur l'uniforme qu'il portait.

L'occasion était trop belle pour ne pas lui parler d'eux et de la région dans laquelle vivait cette branche de la famille. Elles parleraient "chiffons" un peu plus tard.

Voir ces photos c'était aborder une partie importante, essentielle, constitutive de l'Histoire du pays et de l'Alsace.

Une tasse de thé, quelques petits gâteaux (bredele comme on les appelle dans la contrée) et les voilà parties dans l'évocation de quelques décennies du vécu de ce pan

de France.

Pour comprendre, il fallait -brièvement- remonter jusqu'en 1870, à la défaite de Sedan où la Prusse battit Napoléon III et où l'Alsace et la Moselle (Alsace-Lorraine) devinrent Terre d'Empire de Guillaume Ier.

Né en 1897 le grand-père (le jeune homme de la photo) était donc... allemand (prussien comme l'on disait alors). Il parla l'alsacien (patois qui existe depuis des siècles) et l'allemand, le français ayant été interdit en 1870.

Arriva la guerre 1914-1918, il lui fallut se battre sous les couleurs allemandes (d'où l'uniforme de la photo). A la fin de la 1ère guerre mondiale, en 1918 donc, il devint... français.

L'administration, les formulaires, la langue parlée passèrent à cette langue. Il fallut bien s'y faire, mais comme parmi la population beaucoup parlaient l'alsacien, la vie courante n'en était pas trop affectée, sauf quand il s'agissait de démarches administratives et de documents officiels. Certains cependant étaient en deux langues (français et allemand), il fallait bien que les fonctionnaires venus de la "France de l'intérieur" s'en sortent.

La génération qui suivit naquit française, avec tout ce que cela suppose, y compris l'enseignement. Puis arriva ce qui devint la seconde guerre mondiale, 1939-1945. Là, 21 ans plus tard, le jeune homme de la photo (un peu plus âgé bien sûr) dut se battre sous l'uniforme français contre les Allemands cette fois.

Une nouvelle fois le français fut interdit, les noms de lieux, les prénoms et patronymes germanisés. Ceux qui avaient étudié en français devaient passer leurs examens en... allemand. Il est à noter que si les sonorités entre alsacien et allemand sont voisines, il n'en va pas vraiment de même de la grammaire, de la syntaxe ou du vocabulaire.

Une anecdote. A la fin de la guerre, pour distinguer les Alsaciens des Allemands, lors de certains "entretiens" (pour ne pas dire interrogatoires), on demandait comment s'appelait un objet que l'on montrait (un parapluie). Ceux qui répondaient : ein Regenschirm étaient allemands, les alsaciens répondaient : a barabli.

Après guerre cela à d'ailleurs donné son nom à un célèbre théâtre alsacien bilingue : Le Barabli.

Fin de la guerre, retour à la vie normale, à la nationalité française, à la langue française. Longtemps il fut interdit de parler alsacien à l'école, dans la cour de récréation. Lorsque cela se produisait, l'élève était puni. Aujourd'hui cette "langue régionale" est promue à l'école, dans l'audiovisuel, il y a même une chaire d'alsacien à

l'université. Tout cela pour qu'elle ne se perde pas. Ainsi vont les choses.

Voilà donc une région qui changea quatre fois de nationalité (et de langue) en 75 ans. La mère de Mamie (l'arrière grand-mère de Marie) ayant dû se plier au STO (Service du Travail Obligatoire, en Allemagne) revenait, à la fin de la seconde guerre mondiale, dans son foyer, en train ; 12 jours de voyage, en passant par la Belgique, les lignes de chemin de fer étant extrêmement endommagées. Au cours de son périple elle rencontra celui qui allait, quelques années plus tard, être le père de Mamie (l'arrière grand-père de Marie).

Donc la petite fille de la dernière photo, c'était Mamie. Cela avait d'ailleurs fort intrigué le frère aîné de Marie, bien des années au paravant. Ayant demandé à Papi qui était cette enfant, il lui avait répondu : "C'est Mamie, quand elle était petite fille". Le gamin, alors âgé d'environ quatre ans, espérant peut-être trouver une camarade de jeux, regarda son grand-père, incrédule. Que Mamie ait pu être cette fillette lui paraissait inconcevable, on se moquait de lui !

Ce qui paraissait également inconcevable à la famille paternelle, c'était que leur fils épouse une Alsacienne.

325 000 personnes de l'Est de la France dont 80 000 Alsaciens avaient été déplacés dans ce que l'on a appelé la France de l'intérieur. Nombre de ces 80 000 furent évacués vers la Dordogne et le Limousin. Certains s'y établirent et fondèrent une famille. Mais c'était oublier les idées toutes faites et le massacre d'Oradour-sur-Glane.

Le 10 juin 1944 la bourgade fut anéantie de manière brutale, méthodique et délibérée par une partie de la division *Waffen SS Das Reich*.

Le grand-père paternel n'avait pas manqué de souligner une différence de mentalité des habitants de l'Alsace. Ils se marièrent cependant. Mamie vint au monde quelques années plus tard.

Arriva le moment où l'enfant qu'elle était apprit à parler. Pleine de bonne volonté, sa grand-mère maternelle s'essaya, maladroitement, au français (n'oublions pas qu'elle était née prussienne). La mère de Mamie lui demanda donc de lui parler en Alsacien. Pour des raisons évidentes, entre eux, les parents de la fillette ne s'exprimaient qu'en français. Celle-ci s'enrichit donc des deux "langues". Plus tard, on lui rapporta qu'elle parla très tôt et qu'en voyant arriver une personne âgée, elle s'adressait tout naturellement à elle en alsacien. En présence de son père elle s'exprimait en français.

Un été, elle devait avoir trois ans, tous deux allèrent passer quelques semaines dans la famille limousine, la maman ne pouvant pas laisser seule sa propre mère hospitalisée. Habituee à passer d'une expression à l'autre, elle n'embarrassa cependant pas son père en voyant, dans cet environnement là, une personne âgée. En sa compagnie elle s'en tenait au français.

Arrivée à ce stade de l'évocation, Marie était tout étonnée. Jamais en cours on n'avait abordé ces périodes sous ces aspects. Tout cela grâce à trois photos. Cette présentation historique de l'Alsace était volontairement très succincte. Si Marie désirait en savoir davantage sur son histoire les documents ne manquaient pas, ainsi, Mamie lui indiqua-t-elle "*Les Alsaciens ou les deux Mathilde*" roman de Henri de Turenne, porté à l'écran par Michel Favart sous le titre éponyme, mais il en existait bien d'autres.

Il reste des vestiges de ces périodes troublées. Curieusement, certains sont un véritable atout pour la région. Ainsi le château du Haut-Koenigsbourg, château fort alsacien du XII^{ème} siècle, profondément remanié au XV^{ème} siècle et restauré avant la Première Guerre Mondiale sous le règne de Guillaume II. C'est l'un des hauts-lieux de la région, à visiter. L'endroit est très intéressant, la vue imprenable. Si de surcroît un guide passionnant commente la visite, celle-ci paraît trop brève.

Par ailleurs, à Strasbourg, la Neustadt (ville nouvelle) a été construite pour en faire une vitrine de la puissance prussienne. Cette partie de la ville se singularise par ses larges avenues aérées bordées d'arbres, ses places grandioses ; ainsi la place de la République, somptueuse lors de la floraison des magnolias, belle en toute saison avec ses ginkgo bilobas offerts par l'empereur du Japon à Guillaume II. Elle est aujourd'hui classée au patrimoine mondial de l'**UNESCO**.

Cet étonnant quartier post-haussmannien présente certaines curiosités architecturales, mêlant sans dissonances la néo-Renaissance italienne, le néogothique et l'Art nouveau. Suite aux destructions de la Seconde Guerre Mondiale, il reste l'un des derniers témoignages de l'architecture allemande de la fin du XIX^e siècle. La piscine municipale s'inscrit dans le même esprit.

Ces éléments sont de vraies découvertes pour Marie. Jusqu'à présent elle ne connaissait de l'Alsace que la route des vins, quelques villes et villages typiques avec leur fleurissement généreux, le marché de Noël, le costume traditionnel des femmes avec sa grande coiffe, la gastronomie locale : choucroute, tarte flambée, bretzel, kouglof, tarte aux quetsches, aux mirabelles... mais personne ne lui avait jamais parlé en ces termes de l'histoire de la région.

On prétend qu'il n'y a jamais eu de camp de concentration en France précise Mamie. C'est en partie vrai, si l'on admet qu'en ce temps là, le Struthof (en Alsace) se trouvait alors en terre allemande.

Certains s'amusent à "narguer" les autres régions de France, soulignant que l'Alsace bénéficie de deux jours fériés supplémentaires : le Vendredi Saint et le 26 décembre (la St Étienne). Ce particularisme remonte à l'annexion de l'Alsace et de la Moselle par l'Empire allemand à l'issue de la guerre de 1870.

Les mêmes (ou d'autres) s'amusent encore à pointer qu'en Alsace les frais médicaux

sont remboursés à 90 %, omettant d'indiquer que les cotisations sociales sont elles aussi plus élevées.

L'Empire allemand avait mis en place un régime spécial. Depuis, ce régime local a été conservé malgré la création de la Sécurité Sociale en 1945.

Autant donner une information complète !

Autre particularité : le monument aux morts de Strasbourg.

Il a été élevé Place de la République en 1936 en mémoire des enfants de la ville tués lors de la Première Guerre mondiale (1914 à 1918). C'est le premier conflit armé qui impliqua autant de pays à travers le monde. Les pertes humaines s'élevèrent à plus de huit millions de morts et six millions d'invalides

Le monument aux morts de Strasbourg inauguré le 18 octobre 1936, par le Président de la République Albert Lebrun porte comme seule inscription "À NOS MORTS" sans mentionner la patrie pour laquelle les soldats sont tombés. En effet, la région ayant été au gré des guerres tantôt allemande, tantôt française, des Alsaciens sont tombés au combat des deux côtés.

Pour honorer ces morts, il a été élevé un monument représentant une mère -symbolisant la ville de Strasbourg- tenant sur ses genoux ses deux enfants mourants. L'un est allemand, l'autre français et ne portent plus d'uniformes pour les distinguer. Ils se sont combattus et devant la mort enfin se rapprochent, ils se donnent la main. Émouvant, poignant symbole tellement évocateur !

La théière était vide, il ne restait plus guère de "bredele", tout cela était très intéressant, touchant, mais il convenait de passer à quelque chose de plus léger. Avec, en fond sonore pour se mettre dans l'ambiance des années 70, un florilège de chansons de cette époque, le moment était venu de mettre le cap sur l'armoire, le semainier et les placards, de partir à l'assaut des articles vintage ! Il y avait certainement quelques petites merveilles (vêtements, accessoires, bijoux fantaisie) à découvrir : pantalons patte d'éléphant, jupe longue et bohème, jupe mini, tissus flamboyants, couleurs vives... Quelle bonne idée d'avoir conservé toutes ces pièces, si cela pouvait faire le bonheur de Marie !

Elle repartirait, emportant les éléments qui lui plaisaient mais surtout riche des informations qui lui avaient été transmises.

Mamie était heureuse aussi d'avoir pu être, un moment, passeuse d'Histoire (avec un grand H) concernant celle de l'Alsace et de rendre ainsi hommage, modestement, à ceux qui, au fil des conflits, avaient tant donné.

Clémentine PACHERIE

Janvier 2024